

L'ARCHE *Editeur*

Fausto PARAVIDINO

Le Journal de Mariapia

Traduit par
Pietro Pizzuti

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Fausto Paravidino

JOURNAL DE MARIAPIA

Étude pour une pièce néo-plastique

(Rocca Grimalda, Paris, Rome – 2010)

©L'ARCHE EDITEUR

Pour les droits de représentation, s'adresser à :

L'ARCHE Editeur

86, rue Bonaparte

75006 Paris

tel : 00 33 1 46 33 45 44

fax : 00 33 1 46 33 56 40

contact@arche-editeur.com

REV 4 septembre 2010

Plusieurs personnages. Il est prévu que les différents rôles puissent être interprétés par trois acteurs:

1^{ère} ACTRICE Mariapia, une femme de 63 ans.

1^{er} ACTEUR Le bouffon, puis Fausto, un homme de 30 ans – Cesare, un homme de 70 ans – Nicodemo, père d'Iris – Voisin de chambre.

2^{ème} ACTRICE Elena, puis Iris, une femme de 30 ans - Marta, une jeune fille de 22 ans - médecins, infirmiers, Dominique, Gianna, Paola Varese, etc.

Les lieux, à l'instar des personnages, sont plusieurs, mais ils peuvent se réduire ainsi : « au chevet de la malade », l'action se déroule en 2006.

C'est une histoire vraie. Elle est basée sur mes souvenirs, ainsi que sur le journal que Marta et moi avons tenu pour Mariapia, puis sur un très court journal tenu par son frère et par Cesare Cristofolini intitulé «De Sienne à Rocca Grimalda ».

PROLOGUE

ELENA et le LE BOUFFON entrent.

ELENA Ma mère me salue affectueusement. Est-ce qu'elle va bien ?
LE BOUFFON Elle ne va pas bien, mais sa santé est encore bonne. Elle est très joyeuse, mais elle ne va pas bien du tout.
Quoi qu'il en soit, Dieu merci, elle va aussi bien que possible et elle n'a besoin de rien en ce monde. N'empêche, on ne peut pas dire qu'elle soit en forme.
ELENA Si elle va si bien, d'où vient qu'elle n'est pas en forme ?
LE BOUFFON Non, honnêtement, elle va plutôt bien, à deux choses près.
ELENA Lesquelles ?
LE BOUFFON La première c'est qu'elle n'est pas au paradis, espérons que le Seigneur l'y envoie très vite ! La seconde c'est qu'elle est sur terre, espérons que le Seigneur l'en retire au plus tôt !

« Tout est bien qui finit bien » W. Shakespeare, Acte II sc. 4

PREMIER ACTE

Ils ôtent leurs costumes shakespeariens.

FAUSTO Bon, ça aurait pu être pire.
IRIS Pourvu qu'ils ne commencent pas tous à se réjouir d'avoir évité la catastrophe et à entonner en chœur « Vous avez vu ? Tout est bien qui finit bien... », je n'ai aucune envie de fêter cet échec relatif.
FAUSTO Non, d'autant que... Tu veux bien qu'on passe chez ma mère, avant de rentrer à la maison ?
IRIS Oui... Je veux bien.
FAUSTO Elle est revenue de la montagne aujourd'hui, elle est rentrée plus tôt que prévu.
IRIS Elle ne va pas bien ?
FAUSTO Non, maintenant ça va, elle est rentrée avant parce qu'elle ne se sentait pas bien. En fait, elle est bien chez elle, elle n'a pas été bien à la montagne. Alors, elle a eu peur et elle est rentrée.
IRIS Elle n'a pas été bien...
FAUSTO L'autre jour, elle a fait une crise de foie, elle a été à l'hôpital, on lui a dit que tout était en ordre, elle est rentrée, elle a fait une autre TAC et on lui trouvé trois petites taches au cerveau.
IRIS Donc, elle ne va pas bien...
FAUSTO Petites. Mais il y en a trois, trois petites taches. Elle va plutôt bien, mais elle est très inquiète... - triste-, elle a décidé de ne plus partir en Norvège. Le gars de l'agence de voyages a fait toute une histoire parce qu'il avait oublié l'assurance annulation, bref à la fin il a réussi à récupérer ses sous et tu sais ce qu'il lui a sorti aujourd'hui ?
IRIS Hm ?

FAUSTO Tout est bien qui finit bien.
 IRIS Non.
 FAUSTO Oui, tout est bien qui finit bien. Et elle n'a pas ri du tout, elle s'est même un peu énervée. En fait, elle venait juste de faire sa mauvaise TAC. La voilà.
 MARIAPIA Vous m'avez vraiment fait rire, vous savez ? J'ai eu si froid, mais vous m'avez vraiment fait rire. Je ne m'y attendais pas. Vraiment pas.
 FAUSTO Comment vas-tu ?
 MARIAPIA Là, je vais bien. Je n'ai pas mal. Non. Je suis très fatiguée, je me fatigue très vite, je ne comprends pas, je ne dors pas bien, le matin je reste au lit très tard, je suis si fatiguée, je ne me suis jamais levée si tard, j'ai l'impression de ne rien faire de mes journées, mais je suis vraiment trop fatiguée... J'ai ces trois petites taches qui m'inquiètent un peu. Carlo dit que je peux conduire, mais j'ai ces vertiges qui... Carlo est un bon médecin, mais je ne sais pas si j'en serais capable. Demain j'ai rendez-vous avec un neurochirurgien, nous verrons...
 FAUSTO Je t'accompagne.
 MARIAPIA Après, je devrais aller chez le dentiste...
 FAUSTO Très bien.
 FAUSTO À l'hôpital, pendant que nous attendions le neurochirurgien, un neurologue est passé, celui qui avait soignée son mal de tête il y a longtemps. Maman a toujours souffert de migraines. Quand elle était adolescente c'était parce qu'elle était adolescente, une fois adulte on n'a jamais compris pourquoi. Un des nombreux collègues qui ont tenté de percer ce mystère, c'est lui, Ruiz.
 NEUROLOGUE Mariapia !
 MARIAPIA Bonjour !
 NEUROLOGUE Comment va la doctoresse ?
 MARIAPIA Pas terrible...
 NEUROLOGUE Eh oui, je sais, je sais, nous allons voir ce que nous pouvons faire, j'ai vu tous tes examens, tu sais.
 MARIAPIA Ah, bon ? C'est vrai ?
 NEUROLOGUE Nous allons réfléchir à la meilleure façon d'intervenir.
 MARIAPIA Il y a ces trois petites taches au cervelet.
 NEUROLOGUE Elles sont toutes petites.
 MARIAPIA Selon toi, je peux conduire ? De temps en temps j'ai des vertiges.
 NEUROLOGUE Oui, fais tout ce dont tu as envie. Elles sont vraiment très petites. Nous allons voir comment ça évolue, tranquillement, et nous verrons calmement ce que nous pouvons faire.
 MARIAPIA Je crois que je ne serai plus là, dans pas longtemps.
 NEUROLOGUE Qu'est-ce que tu racontes ? Ta maman a toujours eu le mot pour rire !
 FAUSTO Puis, nous avons vu ce jeune neurochirurgien. Il avait des chaussures jaunes, comme Mickey Mouse, il parlait des petites taches en termes guerriers : maintenant elles sont trop petites pour un geste chirurgical, nous pourrions les bombarder éventuellement, en attendant nous allons effectuer une autre résonance, puis, soit nous bombardons comme ceci, soit nous bombardons comme ça, ce qui compte c'est que nous les cernions...

MARIAPIA Il m'a semblé très sûr de lui ce jeune homme, avec ses chaussures de Mickey Mouse, on va faire ci, on va faire ça.

FAUSTO Oui. Il n'arrêtait pas de toucher son nez, on m'a dit que les menteurs faisaient ça...

Pause.

... ou alors ça lui grattait.

IRIS Comment tu vas à Florence ?

FAUSTO Ehhh, Roberto m'a donné rendez-vous à la mer, à Pietrasanta.

IRIS Vous allez parler de Pinter sous le parasol.

FAUSTO Ça colle avec « L'anniversaire ».

IRIS Ne buvez pas trop.

FAUSTO Ce n'est pas gagné, avec Roberto.

IRIS Vous allez trop boire.

FAUSTO Ça colle avec Pinter. Je demande à maman de me prêter la voiture.

IRIS Et elle, elle fait quoi ?

FAUSTO Elle m'a juste dit qu'elle en aura besoin dans deux jours, pour aller faire ses courses, mais que de toute manière elle se débrouillera. J'ai senti qu'elle ne veut pas que je parte trop longtemps. Je suis resté deux jours sur la plage à parler de Pinter avec le producteur. Nous avons bu. Nous sommes tombés d'accord sur le fait que nous aurions fait un chef-d'œuvre, puis je suis remonté dans ma voiture pour rentrer à la maison et pour aller faire les courses. Je l'ai appelée et nous avons eu cette conversation.

MARIAPIA Je pensais à notre maison de campagne.

FAUSTO Oui.

MARIAPIA L'année passée, quand papa est mort, la maison de campagne me rendait triste. Puis j'ai vu que vous aimiez y aller, que vous aimiez jouer avec la terre, c'est dommage de ne pas jouir de ce que l'on possède.

FAUSTO Oui.

MARIAPIA Je suis toujours fatiguée ces derniers temps, je n'arrive pas à faire grand-chose, alors je regarde les objets. Le fait que les choses que nous avons aimées nous survivent m'inspire une certaine tranquillité. Nous ne décidons pas de tout. Papa croyait devoir tout décider, au sujet de sa vie, de ce qu'elle devait être, du futur. Il se faisait un devoir de tout programmer. C'est pour ça qu'il a fait cette terrible dépression quand je suis tombée enceinte de ta sœur, ce n'est pas qu'il ne la voulait pas, c'est qu'il ne l'avait pas programmée.

FAUSTO Ah oui ? J'ai toujours pensé qu'il ne la voulait pas, c'est con.

MARIAPIA Penses-tu ! Il était déprimé parce qu'il ne l'avait pas prévu. Ce n'était pas dans ses plans, c'est tout. Nous n'avons jamais pensé à avorter, il n'en était pas question. Il ne l'avait pas choisi. Il est tombé en dépression parce qu'il n'avait pas programmé cette naissance... une dépression très grave.

FAUSTO Il s'est beaucoup amélioré après ça.

MARIAPIA Oui, petit à petit. À l'époque c'était très difficile, puis il a accepté de ne pas tout décider.

FAUSTO À l'hôpital, quand il est tombé malade, il a été formidable... Je n'aurais jamais pensé qu'il puisse faire confiance à tous ces toubibs, qu'il puisse accepter d'être un « patient » comme les autres.

MARIAPIA Oui. Il s'est laissé soigner sans se mêler de quoi que ce soit, sans dire il faut faire ci, il faut faire ça, tout seul j'aurais fait mieux ... si tu savais combien il m'en a fait voir, tu n'as pas idée.

FAUSTO Eh, eh, eh...

MARIAPIA Maintenant, quand je regarde tous les objets qu'il a aimés : les tableaux, les meubles, cette maison, c'est lui que je vois et je me vois à ses côtés. C'est bon de savoir que les objets seront là quand nous aurons disparu. Ils portent en eux quelque chose de nous.

FAUSTO Il y a un drôle de bruit.

MARIAPIA Dans le téléphone ?

FAUSTO Non, je crois que ta voiture a un problème, excuse-moi je dois te laisser, je te rappelle et je te dis quoi.

IRIS Qu'est-ce qui se passe ?

FAUSTO C'est maman, la pauvre, elle était en train de me parler du réconfort que lui procure le fait de penser que les objets nous survivent et tout à coup le turbo de sa voiture a lâché... Quand papa est mort, sa voiture était chez le garagiste et maintenant que ma maman n'arrive plus à rien faire, la turbine de sa voiture est foutue.

IRIS Quoi, elle ne marche plus ?

FAUSTO Non. Elle roule lentement. Je ne peux pas dépasser les dix mille tours, je rentre à la maison à du quatre-vingt à l'heure, je n'arriverai pas à temps pour les courses.

IRIS Deux jours plus tard, mes parents sont venus nous rendre visite à la campagne. Ils n'étaient jamais venus. Quand le papa de Fausto est mort, l'année dernière, ils ne voulaient pas déranger, d'ailleurs ils ne le connaissaient pas très bien et comme ça maintenant, ils rencontraient... de Mariapia, pour la première fois.

MARIAPIA Magnifique ! Je n'avais jamais vu un cuisinier à l'œuvre.

NICODEMO *{(NdT) il parle avec un accent du nord est de l'Italie}* Oh là, j'ai pas fait grand-chose, moi, pensez-vous, juste fait comme ci, puis un brin comme ça, comme ça et comme ça...

IRIS Et comme ça, comme ça et comme ça, il a pu en faire des tonnes, trop content d'avoir un public.

MARIAPIA Ton papa est très sympathique.

IRIS Oui, il est sympathique. Au quotidien, il est un peu lourd à vivre...

MARIAPIA Ta maman je ne l'ai pas vraiment rencontrée.

IRIS Eh, mon papa prend toute la place.

MARIAPIA Tu ne ressembles pas du tout à tes parents.

IRIS Non.

FAUSTO Le lendemain nous avons à nouveau dîné ensemble. À cette époque-là, Iris et moi nous vivions à la campagne, nous jouions avec la terre

justement et maman était avec Marta, ma sœur. Et comme ça, nous les avons invitées de nouveau à la campagne.

IRIS Nous avons cuisiné des crevettes géantes.
MARIAPIA Un délice.
FAUSTO Marta allait recommencer l'université, elle s'était inscrite en deuxième année. Elle était en retard de deux ans parce qu'elle avait raté sa première année et elle avait pris une année sabbatique pour travailler, observer le monde autour d'elle et comprendre qui elle était. Papa était inquiet, il avait peur qu'elle renonce ou quelque chose du genre, mais maman et moi nous l'avons beaucoup soutenue. Puis, quand papa est mort, il a eu le bon goût de faire comprendre à ma sœur qu'il avait confiance en elle, ses derniers mots pour elle furent «Je compte sur toi».

MARTA Ils sont vraiment délicieux.
MARIAPIA Tu ne vas pas tarder à me ramener à la maison, n'est-ce pas Marta ?
MARTA Non, bien sûr. De toute façon je sors après.
MARIAPIA Avec Giulio ?
MARTA Non, je vois mes amis d'ici.
FAUSTO C'est qui Giulio ?
MARTA Personne, un gars de la fac, on se voit de temps en temps, comme ça...
MARIAPIA Tu me disais que tu le trouvais un peu jeune pour toi.
MARTA Il est dans mon année, il a deux ans de moins que moi, tant qu'on déconne en écoutant des tubes, qu'on boit des coups, ça va, mais dès que ça vole un tout petit peu plus haut, bon ben, ça le fait pas...
MARIAPIA À cet âge-là, deux ans ça fait beaucoup.
FAUSTO Ceci dit, même avec tes amis d'ici qui sont plus âgés, ça vole plutôt bas...
MARTA Oui, c'est vrai.
FAUSTO Ils sont racistes, des fascistes...
MARTA Bon ben, c'est vrai, on ne peut pas vraiment causer politique.
MARIAPIA Ce sont ses amis. Disons qu'ils ne me paraissent pas dotés d'une fibre sociale.
FAUSTO Non, c'est le moins qu'on puisse dire. Vous voulez un café ?
MARIAPIA Moi, si Marta veut bien, je rentrerais volontiers à la maison.
MARTA Oui.
FAUSTO Oui, allez-y, comme ça, après, elle voit ses primates.
MARIAPIA Pourquoi tu dois toujours la blesser ?
FAUSTO Parce que j'aime ça.
MARTA Ciao, à demain.

FAUSTO Le lendemain, je roulais sur mon tracteur, je me donnais des airs d'agriculteur quand, tout à coup, Iris m'a appelé.

Iris sautille et fait de grands gestes, elle hurle, mais nous n'entendons pas ce qu'elle dit.

Quoi ? Excuse-moi, je ne t'entends pas !

Iris continue de hurler, on n'entend rien, puis on finit par la comprendre.

IRIS Ta maman a eu un malaise.
FAUSTO Je rentre le tracteur et nous partons tout de suite.

IRIS Ta maman a eu un malaise.
FAUSTO J'ai compris, je rentre le tracteur et nous partons tout de suite.

Et nous sommes partis, j'étais encore tout crasseux.

IRIS Ta sœur a appelé.
FAUSTO Qu'est-ce qu'elle a dit ?
IRIS Qu'elle a eu un malaise, mais je n'ai pas bien compris, elle était très agitée, elle pleurait, je ne lui ai pas posé d'autres questions. Je lui ai dit que nous arrivions tout de suite. Je crois qu'elle avait déjà appelé l'ambulance.

FAUSTO Et nous sommes arrivés après l'ambulance. Iris s'est occupée de Marta, moi du médecin du SAMU.

LE MÉDECIN Elle a fait une crise d'épilepsie.
FAUSTO U-hu.
LE MÉDECIN Elle est de nouveau consciente.

MARIAPIA *(Assise par terre)* Ah, c'est toi ?
FAUSTO Oui. Comment te sens-tu ?
MARIAPIA Moi, je vais très bien, mais qu'est-ce que je fais ici ?
FAUSTO Tu as fait une crise d'épilepsie.
MARIAPIA Ce n'est pas vrai !? Je ne me souviens de rien, c'est fou.
FAUSTO J'imagine.
MARIAPIA Je me suis retrouvée assise par terre, avec tous ces messieurs très gentils autour de moi.

FAUSTO Tu as fait une crise d'épilepsie.
MARIAPIA J'ai compris, mais je n'en ai aucun souvenir. Je suis désolée de causer tout ce dérangement, ces messieurs ont sans doute du travail ailleurs.

FAUSTO Mais, maintenant, comment tu te sens ?
MARIAPIA Bien. Tu n'y croiras pas, je n'ai plus la moindre idée de comment je me suis retrouvée par terre !

FAUSTO Je vois.
LE MÉDECIN Je peux vous parler un instant ?
FAUSTO Bien sûr.
MARIAPIA Où vas-tu ?
FAUSTO Nulle part, je reste là.
LE MÉDECIN Vous êtes au courant que l'état de votre maman est critique.
FAUSTO Oui, je sais. Vous pensez l'hospitaliser ?
LE MÉDECIN Écoutez, pour le moment la crise est enrayée, elle a fait une crise d'épilepsie dont elle se ressaisit plutôt bien. Cependant elle n'est pas à l'abri d'une récurrence qui pourrait avoir des conséquences plus graves. Nous ne sommes pas en mesure de le prévoir, c'est à vous de voir.

FAUSTO Je préfère qu'on l'emmène à l'hôpital.

LE MÉDECIN Comment vous sentez-vous, Madame ?
MARIAPIA Je ne me souviens de rien.
FAUSTO Maman, nous t'emmenons à l'hôpital, ça va ? Nous serons plus tranquilles.

MARIAPIA Oui, oui, Marta était en train de m'apprendre à jouer aux cartes avec mon PC, puis je me suis retrouvée ici, avec ses messieurs.

FAUSTO C'est ça, maintenant ils t'emmènent à l'hôpital, moi je prends la voiture et je te rejoins là-bas.

MARIAPIA Ça va.

FAUSTO Ciao, à tout de suite.

MARIAPIA Où vas-tu ?

FAUSTO Moi, nulle part, c'est toi qui vas à l'hôpital.

IRIS Qu'est-ce qu'ils disent ?

FAUSTO Que son état est critique. Elle pourrait faire d'autres crises d'épilepsie plus graves. Ils l'emmènent à l'hôpital. Marta ?

IRIS Elle a eu très peur, mais maintenant ça va mieux.

FAUSTO Alors, on y va tous.

IRIS Et puis qu'est-ce qu'on fait ?

FAUSTO Je ne sais pas.

IRIS À partir d'ici toute l'action se déroule à l'hôpital civil de Ovada. Une agglomération de quinze mille habitants avec un tout petit hôpital dans lequel presque tout le monde est aimable. Première étape : les urgences.

FAUSTO Salut.

MARIAPIA Ah, tu es là ?

FAUSTO Oui. Comment ça va ?

MARIAPIA Moi, très bien, mais je ne me souviens plus de rien. Qu'est-ce que vous allez faire de la maison de campagne ?

FAUSTO Quoi ?

MARIAPIA Et de notre maison, qu'est-ce que vous allez en faire ?

FAUSTO Rien, que veux-tu qu'on en fasse ?

MARIAPIA Qu'est-ce qui s'est passé ?

FAUSTO Maman. Maman.

Elle fait une autre crise d'épilepsie. Fausto met un doigt dans sa bouche et elle le mord.

FAUSTO Docteur.

LE MÉDECIN Oui. Préparez-moi du Tavor®. Voilà, ça n'a pas traîné.

Il lui administre le calmant.

IRIS Les médecins ont décidé de la garder et de lui trouver un lit dans un couloir, pour le lendemain. Ils l'ont gardée toute la nuit aux urgences. Fausto est resté à l'hôpital, toujours aussi crasseux, naturellement. Moi je suis rentrée à la maison avec Marta. Fausto s'est couché sur une civière, à côté du lit de Mariapia. Au bout d'un moment, une infirmière lui a apporté des draps propres qui se sont salis très vite. Pendant ce temps les médecins ne savaient pas très bien sur quel pied danser, une responsable du service de réanimation voulait l'entuber, mais finalement ils se sont contentés de lui donner de grosse dose de sédatifs. Mariapia était toujours aussi agitée et n'arrêtait pas de se réveiller, malgré le Tavor®.

MARIAPIA Qu'est-ce que je fais ici ?
 FAUSTO Nous sommes à l'hôpital.
 MARIAPIA Et toi tu ne rentres pas te coucher ?
 FAUSTO Non, je dors ici.
 MARIAPIA Quelle heure est-il ?
 FAUSTO Trois heures.
 MARIAPIA Ça alors. Qu'est-ce qui s'est passé ?
 FAUSTO Tu as fait une crise d'épilepsie.
 MARIAPIA Je ne me souviens de rien.
 FAUSTO Je sais.

IRIS Comment ça s'est passé ?
 FAUSTO Elle s'est réveillée souvent. Elle est très confuse, mais c'est aussi à cause du fait qu'ils l'assomment pour prévenir d'autres crises épileptiques. Le principe c'est que moins le cerveau travaille, moins il risque de faire des dégâts. Et vous ?

IRIS Nous bien, bien. J'ai un peu parlé avec Marta. Elle veut savoir jusque quand ça va durer, elle dit que dans un mois elle doit de toute façon reprendre ses cours à l'université.

FAUSTO Personne l'en empêche.
 IRIS C'est comme si elle était brouillée.
 FAUSTO Brouillée ?
 IRIS Oui, avec sa mère. D'abord elle lui a fait peur, et maintenant elle risque d'avoir besoin d'assistance, du coup, elle s'inquiète pour ses cours.
 FAUSTO J'en parlerai avec l'oncologue.

IRIS L'oncologue s'appelle Paola Varese, c'est un très bon médecin, très humain. Son arrivée à l'hôpital est immanquablement annoncée par le chuchotement ému de tous les parents des patients : (*elle chuchote*) « La Varese, la Varese, la Varese »

FAUSTO Je suis le fils de Mariapia.
 VARESE Salut, toi ! Quelles nouvelles ? Comment tu-vas ?
 FAUSTO Ben, moi plutôt bien.
 VARESE Ta maman va très mal. Elle a toujours été très forte, une femme exceptionnelle, je sais qu'elle t'a toujours tout dit au sujet de sa maladie, n'est-ce pas ?

FAUSTO Oui, je crois que oui.
 VARESE Le foie est très atteint.
 FAUSTO Elle me parlait plutôt du pancréas.
 VARESE Oui. Dernièrement elle a commencé à s'inquiéter, c'est vrai. Alors elle s'est fixée sur des petites douleurs au conduit pancréatique, mais son problème c'est le foie.

FAUSTO Et les métastases au cerveau ?
 VARESE Elles sont encore très petites. De toute façon, elle est pleine de métastases partout.

FAUSTO Oui, mais là elle ne comprend plus rien. C'est à cause des métastases, des dégâts occasionnés par les crises d'épilepsie ou bien des sédatifs ?

VARESE Nous ne pouvons pas encore nous prononcer. Quand l'effet du Tavor® aura diminué, nous verrons. Tu travailles en ce moment ?

FAUSTO Non, pour le moment je suis là.

VARESE Ta maman ne voudrait pas que tu arrêtes de travailler à cause d'elle.

FAUSTO Moi, quand ma mère est morte, j'étais à l'hôpital, je travaillais...

FAUSTO Mais en ce moment je n'ai rien à faire, du coup, je préfère être ici. C'est plutôt ma sœur, en fait, je sais que c'est une question qu'il ne faudrait pas poser parce que je ne supporte pas les médecins qui disent « Elle en a pour deux semaines, trois mois... » d'autant qu'ils se trompent parce qu'on ne peut jamais savoir, j'imagine, bref, en gros, c'est ma sœur qui est inquiète parce que ses cours recommencent dans un mois ...

VARESE Un mois ! ? Non, elle ne tiendra pas un mois. C'est la fin.

FAUSTO Merci.

IRIS Qu'est-ce qu'elle a dit ?

FAUSTO Que c'était la fin.

IRIS Je n'avais pas compris ça.

FAUSTO Qu'elle était si malade ?

IRIS Que c'était déjà la fin, quoi. Qu'elle était très malade oui, mais, bon ben... je ne sais pas, ce n'est pas pareil de penser que quelqu'un est très malade ou qu'il est en train de mourir.

FAUSTO Oui. Moi non plus en réalité je n'ai jamais pensé qu'elle était en train de mourir. Elle oui. J'ai l'impression qu'elle se préparait depuis un moment. Qui sait ce qu'elle pense maintenant.

IRIS Marta m'a dit « Ce n'est plus ma maman ».

FAUSTO Oui. Elle est vraiment brouillée.

IRIS Pour elle... je ne veux pas dire que ce n'est pas pareil pour toi... mais pour Marta c'est encore très important de se confronter à elle. Tu sais, pour certaines choses, elle est encore gamine et avec nous ce n'est pas pareil, ta maman est toujours attentionnée, disponible...

FAUSTO Comme avec ce fiancé qui coupait le citron dans le sens de la longueur. À vingt cinq ans, il ne sait toujours pas comment est fait un citron.

IRIS Par exemple, oui. Pour nous, c'était un couillon, un point c'est tout. Mariapia, par contre, l'écoutait raconter, elle disait juste qu'il était encore le fils à sa maman, elle était conciliante, tu ne trouves pas ?

FAUSTO Mais *c'était* un couillon.

IRIS Bien sûr, mais Marta, à ce moment-là, avait besoin... tu as très bien compris ce que je veux dire.

FAUSTO Oui, j'ai compris.

IRIS En fin de matinée, elle a été transférée dans son unité de soins. Du coup, nous sommes devenus des clients officiels de l'hôpital civil de Ovada.

MAMAN On m'a donné trois Tavor®. Ils sont fous ? Trois Tavor®, pourquoi faire ?

FAUSTO Pour prévenir d'autres crises d'épilepsie, si j'ai bien compris.

MAMAN Oui, mais trois Tavor® ! Déjà avec un je dors toute la journée, alors ! Avant de venir ici je n'arrivais pas à dormir, maintenant je n'arrive plus à me réveiller ! Je me rendors tout de suite. Papa serait fâché tout rouge.

FAUSTO Profites-en pour récupérer un peu de sommeil.

MAMAN Eh oui, que veux-tu ? N'empêche, trois Tavor® ça me semble vraiment exagéré.

IRIS Marta s'est collée au téléphone et a commencé à expliquer aux parents et aux amis proches que nous étions devenus clients de l'Hôpital Civil de Ovada. Tous demandaient si nous avions besoin de quelque chose. Nous n'avions besoin de rien. Ils demandaient la permission de téléphoner à Mariapia, mais non seulement elle n'arrivait plus à tenir le combiné, mais elle dormait presque tout le temps.

MAMAN Trois Tavor®.

IRIS Le premier à se manifester, en tout cas, a été son frère Cesare.

CESARE Maria Pia, je me souviens très bien du jour de ta naissance, le 2 septembre 1943. Le matin, grand-mère nous a appelés pour nous emmener voir la petite sœur qui venait de naître durant la nuit. Maman était encore au lit (une obstétricienne était sûrement présente au moment de l'accouchement, mais nous dormions à poings fermés). On nous a montré, à mes frères et à moi, la dernière arrivée de la famille. Papa était encore en France avec la IV Division, il nourrissait l'illusion de rentrer au plus vite chez lui, mais le 8 septembre il a été capturé par les Allemands, ainsi qu'un grand nombre de militaires italiens, et transporté dans un chariot à bestiaux jusqu'à Leopoldis, en Galicie, une province de la Pologne occupée par les Allemands. Il avait juste eu le temps de mettre maman enceinte. Il est rentré l'été 1945, quand Maria Pia avait presque deux ans (il a été très mal reçu, mais ça c'est une autre histoire).

Maman et grand-mère nous ont aussi donné l'occasion d'observer comment étaient faites les petites filles. À la place du petit oiseau, elles ont cette étrange petite fente : un détail anatomique qui lorsque nous devenons adultes -va savoir pourquoi- nous rend fous.

Le pronostique de la doctoresse Varese est que Maria Pia, hospitalisée à l'Hôpital de Ovada, n'a plus que deux semaines à vivre. Je vais lui rendre visite, elle parle à peine et j'ai du mal à la comprendre. Je l'entends dire entre ses dents : « Je veux rentrer à la maison ». Je pense à cette maison, sa maison. Je pense avec quel amour pendant toutes ces années Gianfranco et elle, l'ont meublée, embellie... « Je veux rentrer à la maison ». Nous essayons de parler d'autre chose.

MAMAN Comment est la nourriture, ici ?

MAMAN Bah, elle goûte un peu l'hôpital, de toute manière je n'ai pas grand appétit.

CESARE Eh oui, eh oui. On te propose du vin ?

MAMAN Pas une goutte.

CESARE Les cons.

MAMAN Tu restes jusque quand ?

CESARE Bof, ça dépend de combien de temps me supporteront tes enfants.

MAMAN Tout dépend de comment tu te comportes.

CESARE Bah, je me comporte très bien, c'est eux qui ne savent pas quand ils ont faim, quand ils n'ont pas faim, va-t-en comprendre, moi, là par exemple, je meurs de faim...

MAMAN C'est ça, va manger Cesarino, comme ça je dors un peu. Tu as su qu'ils m'ont donné trois Tavor® ?

CESARE Oui, tu me l'as dit.

MAMAN Trois c'est trop pour moi.

CESARE Bon, je vais aller grignoter un bout.

IRIS Nous occuper de Cesare et de ses repas a été pour nous une grande distraction. Il requiert beaucoup d'attention, mais il est tellement drôle.

CESARE Sympa ! Merci !

Ils rient.

FAUSTO Maman ?

MARIAPIA Oui ?

FAUSTO Comment ça va ?

MARIAPIA Je ne comprends pas, je n'arrive plus à rien faire.

FAUSTO Mais tu ne dois rien faire.

MARIAPIA Tu sais, à la maison, par exemple, quand je commençais à tousser il me suffisait de marcher un peu et ça passait. Maintenant, je n'arrive même plus à lever mon bras comme ça, ni à passer un coup de fil...

FAUSTO Je te tiens le combiné si tu veux.

MARIAPIA Tu veux bien ? Comme ça j'appelle ma belle-sœur.

FAUSTO Bien sûr.

Il compose le numéro et place le combiné près de son oreille.

MARIAPIA Oui, bonjour Simonetta / non, pas bien / oui, mais je n'arrive plus à rien faire...

*Elle écoute un moment, puis elle commence à pleurer tout doucement.
Fausto reprend le combiné.*

FAUSTO Allô ? / Non Simonetta, maintenant... oui, je te rappelle plus tard, ciao.

MARIAPIA Maman, qu'est-ce qu'il y a ?
Tu sais très bien ce qu'il y a.

Elle pleure, Fausto pose une main sur son visage.

C'est fini, tout est fini.

DEUXIÈME ACTE

CESARE Au printemps 1944, la Toscane a été bombardée par les alliés. Quand l'alarme sonnait, j'étais chargé de mettre notre petite sœur de quelques

mois dans un de ces paniers à linge qu'on utilisait à l'époque et de courir avec ce fardeau jusqu'au refuge antiaérien le plus proche. J'étais grand, j'avais huit ans déjà et maman devait s'occuper de sa maman cardiaque qui mourrait peu après.

MARIAPIA Mariapia.
CESARE Oui.
MARIAPIA Tu veux que je te ramène quelque chose ? Un café...
CESARE Non, merci.
MARIAPIA Comment vas-tu ?
CESARE Une épave.
MARIAPIA Tu as mal ?
CESARE Non, hélas.
MARIAPIA Comment ça « non hélas » ?
CESARE La douleur peut se combattre. Mon asthénie pas.
MARIAPIA Eh oui, bien sûr, mais avoir mal ce n'est pas terrible non plus.
CESARE Non, pourtant la douleur est une chose plus tangible.

IRIS À présent c'était le statu quo. Nous avons cessé de ne pas comprendre ce qui nous arrivait. Tout comme nous avons renoncé à courir derrière des médecins aussi désagréables qu'introuvables ou à croire que nous devions prendre des décisions. Notre séjour à l'Hôpital Civil de Ovada devenait une routine. La nouveauté qui avait toute son importance c'était que le Tavor® devenait inefficace et Mariapia prenait de plus en plus conscience de son état. Elle n'aimait pas ça du tout.

FAUSTO Doctoresse ?
VARESE Oui ?
FAUSTO Je crois que nous avons un problème.
VARESE Euh, oui, la maladie a gagné du terrain.
FAUSTO Non, on m'a dit que son état était stationnaire.
VARESE Oui, étrangement stationnaire, son organisme fait preuve d'une résistance incroyable...
FAUSTO Elle m'a annoncé qu'elle voulait se suicider.
VARESE Quoi ?
FAUSTO Elle n'en peut plus. Elle pense sans cesse au suicide. Je lui ai dit que nous ne décidions pas de notre départ, ça l'a plus ou moins convaincue, mais ça ne l'a pas consolée.
VARESE Pourquoi veut-elle se suicider ?
FAUSTO Parce qu'elle n'arrive plus à rien faire. Et ça la plonge dans une mélancolie insoutenable.
VARESE Bien sûr, elle a toujours été une femme très dynamique.

MARIAPIA C'est comme un rouleau compresseur. Ça écrase tout, il ne reste rien. Dans ma nouvelle vie il n'y a plus rien. Les premiers jours ont été monstrueux, au moment du coup de fil avec ma belle-sœur... j'ai été assaillie par l'angoisse. Plus maintenant. Maintenant il n'y a vraiment plus rien. Rien du tout. Même plus de douleur.

VARESE Alors, doctoresse, comment allons-nous ?

MARIAPIA Oh, bonjour Paola, quel bonheur de te voir.
VARESE Tu me reconnais ?
MARIAPIA Oui, oui.

La Varese se déplace, passe une main devant les yeux de Mariapia, elle fait signe qu'elle ne voit plus.

VARESE Je suis là.
MARIAPIA Je suis vraiment contente de te voir.
VARESE Alors, comment te sens-tu chez nous, nous te traitons comme tu veux ?
MARIAPIA Oui, oui, vous êtes tous formidables...
VARESE Il y a toujours plein de monde chez toi. Je vois toujours ton frère, tes enfants, tu as de la chance d'avoir toutes ces personnes qui t'aiment à tes côtés.
MARIAPIA Mais oui, va savoir pourquoi.
VARESE Comment ça ? Parce que tu es une femme épatante, tiens !
MARIAPIA Penses-tu, j'ai surtout l'impression de n'être plus rien du tout.
VARESE Eh oui, ça c'est normal, c'est la maladie.
MARIAPIA Je ne trouve pas ça normal du tout. Personne ne m'avait prévenue. Je n'imaginai pas que cela puisse être une expérience aussi dévastatrice.
VARESE Cette asthénie que tu ressens s'appelle *fatigue*, c'est typique des états de néoplasie avancés. On n'en sait pas grand-chose et on en parle très peu, mais c'est cela que tu ressens, tu te vides de toutes tes forces.
MARIAPIA Toutes, vraiment. Je n'arrive même plus à faire ça. Je n'arrive pas à me concentrer. Jadis je rêvais tout le temps, maintenant je ne rêve plus, je ne vois plus rien.
VARESE C'est ton corps qui lutte contre la maladie.
MARIAPIA Mais moi je ne voulais pas lutter, je voulais l'accepter.
VARESE Eh, oui, je sais, mais pas ton corps, ton corps lutte, lui. Et dans cette lutte il se fatigue.
MARIAPIA Je n'en peux plus, tu sais ? Je voudrais m'en aller, c'est tout. De toute manière dans ce néant...
VARESE Je t'en prie... tu as encore tant de choses à donner.
MARIAPIA Il me semble que je n'ai plus rien du tout, à part l'expérience de ce néant.
VARESE Et c'est une expérience très importante, si tu arrivais à la communiquer.
MARIAPIA Il me semble qu'il n'y a rien à en dire.
VARESE Tu es une femme extraordinaire. Et tu as autour de toi tant de personnes qui t'aident.
MARIAPIA Si tu le dis, je verrai ce qu'on peut faire, mais j'ai l'impression qu'on ne découvrira rien de plus que ce vide.
VARESE Tiens bon, va, je reviendrai dès que possible.
MARIAPIA Merci Paola, ça m'a fait un grand plaisir de te parler.
VARESE Elle est encore pleine de ressources. Bien sûr, ce n'est pas facile. Moi...
Nous ne pouvons plus faire grand-chose.
FAUSTO Maintenant, qu'est-ce que vous lui donnez ?
VARESE Pas grand chose. De quoi prévenir d'autres crises d'épilepsie, des antimycotiques... pas grand-chose, vraiment. Elle ne souffre pas et l'angoisse est inhibée par la *fatigue*. Nous pourrions essayer quelques

rayons, de la chimio, intervenir de manière plus lourde, mais elle est très faible et la maladie a trop progressé, je ne sais pas si nous parviendrions à prolonger sa vie ni à quel prix, c'est à vous de décider, moi... si j'étais vous, je la laisserais mourir avec ses cheveux sur la tête.
Oui.

FAUSTO

*La Varese s'enfuit.
Iris entre.*

IRIS J'ai été acheter un cahier. Pour...
FAUSTO Voyons, voir.

Ils s'approchent d'elle, menaçants.

FAUSTO Tu as envie de travailler un peu ?
MARIAPIA Je ne vois vraiment pas comment...
FAUSTO Tu me dictes et moi j'écris.
MARIAPIA Volontiers, si tu sais comment, la Varese y croit beaucoup, elle y tient. Moi, je ne sais vraiment pas quoi en dire. C'est le néant, je te l'ai déjà dit. Je me suis rendue. Quand il n'y a plus rien à faire, on se rend.
FAUSTO Et c'est quoi cette reddition ?
MARIAPIA Ça pourrait être une forme de passivité, par exemple. Une passivité dans le sens positif du terme. Ce n'est pas simplement mettre fin aux activités que l'on exerçait et en entreprendre d'autres ou ne plus en entreprendre du tout. C'est simplement mettre fin à tout pour toujours, en sachant parfaitement que l'on met fin à tout, pour toujours.
FAUSTO Et ça te rend triste ?
MARIAPIA Non. Je le dis sans regret, c'est simplement la fin d'une phase de la vie.
FAUSTO Hhm.
MARIAPIA Tout ce qui a été entrepris, tout cet effort pour devenir plus intelligents se fond dans le néant. Tu dois être plus intelligent. Mais plus besoin. Peut-être n'en avait-on pas besoin dès le début. Lire Rifkin, tout Rifkin, n'a mené à rien. Rifkin. Qui c'est Rifkin ? Il a coulé dans l'ouate, lui aussi.
FAUSTO Excuse-moi, où c'est qu'il a coulé Rifkin ?
MARIAPIA Dans l'océan d'ouate.
FAUSTO C'est quoi...
MARIAPIA L'océan d'ouate dont j'ai rêvé.
FAUSTO Donc tu rêves.
MARIAPIA Une fois, j'ai rêvé d'un océan d'ouate.
FAUSTO Et c'était comment ?
MARIAPIA Rien, ce n'était ni beau ni laid, c'était juste une étendue d'ouate, uniforme, homogène et moelleuse. La passivité la plus totale.
FAUSTO Et toi ?
MARIAPIA Moi, je faisais partie de l'ouate.
FAUSTO Et ce pauvre Rifkin ne s'est pas sauvé de l'ouate, non plus ?
MARIAPIA J'aurais voulu qu'il en reste quelque chose, mais, sous ce rouleau compresseur, j'ai peur que non. Je sens l'inutilité de toute la culture.

Il reste la connaissance du fait que je ne suis rien.
C'est une sensation qui coïncide avec le suicide dans le sens que plus rien n'a de sens. Et ça coïncide aussi avec, je ne sais pas... ça coïncide avec tout ce grand remue-ménage qui nous fâche avec ceci, avec cela. Je ne suis plus fâchée avec personne.

FAUSTO
MARIAPIA

Non ?
Avec personne, minute, ce sont de grands mots, je mens. Je suis vraiment fâchée avec la manie de destruction de l'homme par l'homme, la bêtise, l'avidité des intérêts qui commandent le monde. Il m'est resté dans le rouleau compresseur une rancœur envers ces gens-là. Tu sais bien : Bush, Berlusconi, Blair et toute la clique...
Ça, ça reste dans le rouleau compresseur.

FAUSTO
MARIAPIA

Rien que ça ?
Le rouleau compresseur écrase tout.
Il laisse émerger les forces négatives de la terre.
La violence des uns envers les autres.

FAUSTO
MARIAPIA

Et c'est tout ?
Eh oui. Et c'est tout.

FAUSTO
MARIAPIA

Et quand tu souris, pourquoi souris-tu ?
Parce que vous me faites rire.

FAUSTO
MARIAPIA

Marta s'en va.
Où va-t-elle ?

FAUSTO
MARIAPIA

À l'école.
Avec son cartable sur le dos.

FAUSTO
MARTA

Eh oui.
Ciao, ma petite maman.

MARIAPIA
MARTA

Ciao, gros bêta.
Je m'en vais, j'ai mes cours qui commencent. Fausto et Iris restent ici avec toi. Moi, je reviens de toute façon vendredi. Cesare arrive aujourd'hui, puis j'ai eu Simonetta qui devrait rester ici toute la semaine prochaine...

FAUSTO

Oui, mais ne t'inquiète pas, fais ce que tu dois faire, nous nous débrouillons très bien.

MARTA

Oui, mais étant donné qu'il y a des personnes qui souhaitent passer, j'ai fait en sorte d'organiser leur venue au moment où je ne suis pas là, comme ça si vous avez besoin de quoi que ce soit...

FAUSTO
MARTA

Je t'ai dit que nous n'avons besoin de rien.
J'ai entendu Gigi...

FAUSTO
MARTA

Ah, Gigi, comment va-t-il ?
Eh, ben je ne sais pas trop... bien, je pense, toujours le même, en fait. Et Luca a dit qu'il voudrait venir, mais qu'il ne sait pas trop parce qu'ils attendent la naissance de Tobia.

MARIAPIA
FAUSTO

Eh oui, c'est imminent. Je vais peut-être l'appeler tout à l'heure.
Oui.

MARTA
MARIAPIA

Là, j'y vais.
Au revoir, ma petite fille.

MARTA

Ciao.

FAUSTO

Ciao, Marta.

MARTA Je t'avais prévenu que mes cours recommenceraient, c'est que j'ai peur que si je ne les suis pas du début...

FAUSTO Ne t'inquiète pas, vas-y, de toute façon on s'appelle ce soir.

MARTA Comment ça s'est passé aujourd'hui avec son journal ?

FAUSTO Je ne sais pas. Elle me paraît très convaincue de sa valeur médicale, de l'importance de donner une contribution à la science, mais en réalité je ne sais pas, je ne crois pas que... Il me semble qu'elle essaie de croire en quelque chose.

MARTA C'est toujours mieux que ces curetons qui rôdent par ici.

FAUSTO Ils ne sont pas très excitants, même quand on n'y croit...

MARTA N'empêche, pour le moment il n'y a rien qui se sauve de son rouleau compresseur.

FAUSTO On dirait. Comment se fait-il que tu partes si tôt ?

MARTA Demain je recommence mes cours...

FAUSTO Non, aujourd'hui, comment se fait-il que tu partes si tôt aujourd'hui ?

MARTA Ah, c'est que je dois voir un gars, celui que j'ai connu sur Internet, il s'occupe de...

FAUSTO Oui, tu me l'avais dit, je ne savais pas que vous deviez vous voir...

MARTA Oui, ça fait un moment maintenant, de toute manière je suis toujours joignable...

FAUSTO Oui, oui bien sûr...

MARTA Je...

FAUSTO Ça va, ça va, ne pleure pas...

MARTA Tu te souviens de papa, quand il nous disait, juste avant de mourir, qu'il voulait nous dire quelque chose, qu'il devait nous parler...

FAUSTO Oui, je lui ai dit que je ne voulais rien entendre parce que je n'avais pas envie qu'il pense à la mort. Je voulais lui éviter son ton testamentaire...

MARTA Moi, par contre, je suis tombée dans le panneau...

FAUSTO Je ne savais pas...

MARTA Et il m'a dit...il m'a dit...il m'a fait promettre de m'occuper de maman, de prendre soin d'elle, de sa maladie et maintenant...

FAUSTO Qu'est-ce que tu aurais pu faire ?

MARTA Je ne sais pas.

FAUSTO Ce n'est pas de ta faute si elle a un cancer.

MARTA Non, mais...

FAUSTO Non. Tu ne vas pas te culpabilises, il ne manquerait plus que ça, d'accord ?

MARTA Oui.

FAUSTO Maintenant va retrouver ton jules internaute.

MARTA Ciao.

FAUSTO Ciao, travaille bien.

FAUSTO Nous y voilà.

MARIAPIA Elle est partie ?

FAUSTO Oui.

MARIAPIA Et vous, vous ne devez pas travailler ?

FAUSTO Pas en ce moment. De toute manière je préfère être ici.

MARIAPIA Je suis si intéressante que ça ?

FAUSTO Théâtralement parlant, tout à fait.

MARIAPIA Ça me fait plaisir que Marta et toi vous soyez là. J'ai toujours regretté de ne pas avoir vécu la mort de ma maman.

IRIS Voilà le repas.

MARIAPIA Hmmm.

FAUSTO Tu veux manger quelque chose ?

MARIAPIA « Tu veux » c'est beaucoup dire.

FAUSTO Mais il faut que tu manges quelque chose.

IRIS Il y a du rôti, de la purée et même quelques haricots princesse.

MARIAPIA Excusez du peu.

Ils rient.

Le rituel du repas commence : se redresser, mettre la serviette, découper la viande finement, assaisonner chaque bouchée.

FAUSTO Ahmm. Vas-y.

MARIAPIA Ahmm.

IRIS C'est comment ?

MARIAPIA Un régal.

FAUSTO Attention, voici une nouvelle bouchée.

MARIAPIA Encore ?

FAUSTO Tu n'en a pris qu'une.

MARIAPIA Je n'en veux plus.

IRIS Ne fais pas de caprices.

MARIAPIA Je suis vraiment rassasié.

IRIS Non, c'est un caprice.

MARIAPIA Peut-être, un peu.

IRIS Si tu es gentille, tu vas voir que Cesare va arriver.

MARIAPIA Le grand frère...

CESARE Rovereto, quatrième primaire. Il est deux heures passées, nous sommes encore à table, en train de bavarder. Maman regarde l'heure... « Mais il faut que tu ailles à l'école ! Il est tard ! ». En un instant, Maria Pia prend son cartable, moi le vélo et nous filons vers Viale dei Colli. Je l'emmène sur mon vélo et nous arrivons haletants à l'école. Sur le seuil de la porte de la classe, le grand frère -que toute la classe regarde avec curiosité- s'excuse auprès de l'institutrice qui sourit avec satisfaction. En ce temps-là nous aimions chanter les petites chansons qu'elle apprenait à l'école et qu'elle ramenait en famille. Parfois nous riions (mais elle riait aussi) de ses petites comptines et compositions enfantines : comme lorsqu'elle dessina un arbre à kakis, chargé de fruits qui mûrissaient, en automne et en dessous elle écrivit cette didascalie (restée célèbre) « arbre à kakas d'automne ».

Tu as mangé ?

MARIAPIA Ils m'ont obligé.

CESARE C'était bon ?

MARIAPIA Exquis.

CESARE Comment ça va ?

MARIAPIA Comment s'appellent tous ces accroche-cœurs ...

CESARE Des accroche-cœurs ?
MARIAPIA Sur les façades des églises.
CESARE Je ne sais pas, des accroche-cœurs sur les façades des églises je n'en ai jamais vu.

MARIAPIA Des flèches.
CESARE Ah, ah, oui, les flèches, les frisettes des flèches.
MARIAPIA Tu te souviens de la cathédrale de Chartres avec papa ?
CESARE Avec notre papa ?
MARIAPIA Avec Gianfranco.
CESARE Ah, voilà, parce qu'avec notre papa, il me semble que nous n'avons jamais été à Chartres.

MARIAPIA Non, avec Gianfranco. Marta et toi vous étiez petits.
CESARE Je suis Cesare.
MARIAPIA Je sais que tu es Cesare. Je disais Fausto et Marta, à Chartres vous étiez petits. Nous étions en 92 et moi je venais d'être opérée du sein gauche et j'avais eu le chirurgien au téléphone qui était tout content. Il disait que nous avions gagné, que tout s'était très bien passé et papa et moi...

CESARE Gianfranco.
MARIAPIA Oui, Gianfranco, nous avons pris une bière, dans ce... comment ça s'appelle...

CESARE Une brasserie.
MARIAPIA Oui, c'est ça, sous la cathédrale de Chartres, avec toutes ses flèches et ses bouclettes. C'était vraiment un bon moment. Ces petits moments émergent du rouleau compresseur. Ces tout petits moments. Comment s'appelaient ces beignets que nous mangions en Belgique ?

CESARE Les moments avec Gianfranco ?
MARIAPIA Avec Gianfranco, les enfants, ces petits moments.
CESARE Tout à l'heure je pensais à ton dessin, celui avec les kakis...
MARIAPIA Kakas d'automne.
CESARE Kakas d'automne.
MARIAPIA Et les petites oies dans la boue, font glou, glou, glou.
CESARE Et les cochons dans la porcherie font hii, hii, hii.
MARIAPIA Cesarino.
CESARE Tu veux que j'aille te chercher un café ?
MARIAPIA Quelle belle étape nous vivons... Je pense que nous nous en souviendrons.

CESARE Oui.

IRIS Ça s'appelle des gaufres, dit Marta, les crêpes que nous mangions en Belgique.

MARIAPIA Gaufres, c'est ça, j'avais oublié...

IRIS Et après Chartres et les crêpes, arrivèrent les petits rouleaux derrière les oreilles de Marta.

MARIAPIA Comme des petits rouleaux dans les oreilles. Tu sais ? Comme de tout petits rouleaux. Parfois je trouvais que papa était un peu lourd...

IRIS Il l'était.

MARIAPIA Toute cette culture, tous ces musées, beaux certes, le maniérisme.

IRIS Le maniérisme, mon Dieu.

CESARE Gianfranco était affectueux, accueillant, parfois un peu pédant : on aurait dit qu'il redoutait, face à tous ses frères aînés, de donner l'impression d'être un petit médecin de campagne qui fabrique son propre vin et le samedi soir soigne son jardin potager. Il était par contre très passionné de peinture : les tableaux qui sont à la maison l'attestent encore.

MARIAPIA Même si parfois il était lourd, cela nous encourageait à apprécier les belles choses : les tableaux, les petits vases grecs, ses sacro-saints maniéristes, plutôt que l'argent ou que sais-je... C'est cela qu'il a essayé de vous communiquer. Moi je vois ça comme des petits rouleaux derrière les oreilles, ils sont là, c'est ce que nous avons essayé de vous communiquer et que vous posséderez toujours.

IRIS et CESARE Oui.

MARIAPIA Ces choses-là se sauvent... petites et grandes expériences, plus ou moins profondes, analytiques ou lourdes, toutes ces choses se sauvent du rouleau compresseur.

Fausto écrit, écrit.

Le rouleau compresseur est une chose ineffable. Les deux premiers jours de ma maladie, quand je n'arrivais même pas à répondre au téléphone, je sentais ma voix qui s'embourbait. Incapable de répondre. C'étaient les journées les plus noires, celles du rouleau compresseur, durant lesquelles tout s'annulait, toute sensation de joie, tout souvenir... Oui, de joie. Je n'aurais jamais pensé à la cathédrale de Chartres ou à l'une de ses flèches. Ne parlons même pas de la politique...

FAUSTO Et puis ?

MARIAPIA Puis est arrivé l'idée du suicide dont je t'ai parlé en long et en large et ça a fait son chemin... je n'y pense plus, parce que je finis par voir un sens à cette expérience que je vis, aussi négative soit-elle. Je pense qu'elle peut être considérée comme une expérience supplémentaire, inconnue pour beaucoup et que j'apprends à vivre. Au sujet de la *fatigue*, hélas, on en a parlé très peu et ce serait bien qu'on en parle davantage. Ce n'est pas une tragédie, mais elle existe vraiment et elle est très lourde à porter. Je n'en savais rien ! Quand j'ai parlé à la Varèse du fait que j'étais fatiguée, elle m'a dit qu'il fallait tenir compte de ce facteur, mais je ne lui ai pas donné beaucoup d'importance, parce que je me sentais bien, j'étais presque fière de ma capacité de réaction. Tout de suite après, je me suis effondrée, c'était une nouvelle défaite. Parce que, qu'on le veuille ou non, on se sent capable de vaincre la maladie ou du moins de la combattre. J'étais si satisfaite de pouvoir encore réagir à tout, malgré mon état, que je n'avais plus peur et voilà que tout à coup je me suis écroulée. Le simple fait de constater que tu ne peux plus

lever une main sans être épuisée. Par exemple cette nuit, je voulais juste ramener mes couvertures pour me couvrir davantage et je n'y suis pas arrivée. Il m'est apparu ridicule d'appeler les infirmiers.

Cela signifie que je n'accepte pas tant que ça ce qui m'arrive, parce que ce sont des choses si étranges, mes incapacités me sont inconnues. C'est comme si tout s'effaçait. Même si ce n'est pas tout à fait vrai parce que je t'ai raconté qu'après nous avons parlé d'un tas de choses, nous l'avons fait d'une autre façon, moins vitale.

De la cathédrale de Chartres, de ma relation avec papa dans une brasserie proche, je m'en souviens très bien. Ce sont autant de sensations réelles et très présentes, comme si ça faisait partie de moi.

FAUSTO Pardonne-moi, mais comment se fait-il que le rouleau compresseur soit capable de tout écraser jusqu'à l'annulation de tout et par contre de laisser émerger ces choses que tu dis si belles ?

MARIAPIA Eh, oui. Quand j'arrive à être optimiste c'est comme si je leur donnais plus de valeur.

La Fatigue a fait émerger en moi des tas d'intérêts et des tas de souvenirs que je croyais avoir scotomisés.

À dire vrai, très sincèrement, du rouleau compresseur ne se sauvent que de belles choses. À part, peut-être, mon anxiété chronique au sujet de ma culture, justement, je te le disais, au sujet de Rifkin, de toutes les choses que je voudrais savoir est que je ne sais pas. À part cela, heureusement, je ne pense qu'à de belles choses. Ma vie avec papa et avec vous... sans parler de mes travaux en médecine qui m'ont procuré d'énormes satisfactions.

FAUSTO Ça te manque ?

MARIAPIA J'y pense très peu, parce que je n'exercerai plus jamais.

J'étais très attaché à mon PC et cela n'a plus d'importance. Mais je l'ai quitté sans remords. Je sais que j'ai à peu près fait tout ce que l'on attendait de moi et cela me donne une grande tranquillité. Je n'ai laissé rien à moitié, du moins à ce que je sache. Cela fait deux ans que je dis aux gens que je travaillerai jusqu'au bout, mais que je suis malade.

FAUSTO Nous sommes à la moitié du cahier.

MARIAPIA C'est étrange, parvenir à écrire autant à propos de rien.

LA MUTUALISTE Pardon, doctoresse...

MARIAPIA Qui est-ce ?

FAUSTO Une mutualiste...

LA MUTUALISTE C'est moi...

MARIAPIA Oh, Gianna, quel plaisir de te voir !

GIANNA Comment vas-tu ?

MARIAPIA Aujourd'hui c'est le jour où je suis tonique.

GIANNA Tout le monde me demande de tes nouvelles.

MARIAPIA Dis-leur que je ne vais pas bien.

GIANNA Ça ne va pas ?

MARIAPIA Ça ne va pas du tout. Enfin.

GIANNA Natalina hésite à venir.

MARIAPIA Qu'elle vienne, elle verra une épave, qu'elle ne s'attende à rien d'autre. Elle ne peut me voir en plus piteux état. En tout cas, prépare-la au fait que je ne vais vraiment pas bien, au moins elle ne tombera pas des nues.

GIANNA Tu as mal ?
MARIAPIA Non, hélas, je n'ai pas mal.
GIANNA Pourquoi « hélas » ?
MARIAPIA Parce que la douleur on peut la combattre d'une manière ou d'une autre.
L'asthénie non. Je n'ai pas la force de lever un bras. On peut en retirer
quelque chose d'une douleur. La transformer et c'est réciproque.
Cette bataille-ci est stérile et perdue d'avance.
Je me rends.
J'ai l'impression de vivre ma deuxième vie, ici.
Si au moins j'arrivais à dormir un peu et à avoir un peu de compagnie...
j'ai les enfants, les amis, ils se donnent le change.
Bref, si tu veux partager une expérience sur le néant, j'essaierai de te la
faire partager, mais je ne te la souhaite pour rien au monde.
Ciao, remet mon grand bonjour à Natalina et dit à Teresio que je vais
très bien, il est trop émotif pour entendre autre chose. Je sais qu'il prie
beaucoup pour moi... dis-lui que je ne sais pas du tout à quoi servent
ses prières.

GIANNA Il vaut peut-être mieux que je ne le lui dise pas.
MARIAPIA Non, ne lui dis pas, comme ça il priera encore un peu, ça lui fera du
bien, une expérience un peu différente, pour une fois...

FAUSTO Dominique est de retour.
MARIAPIA Qui est Dominique ?
FAUSTO Ta voisine de chambre...
MARIA PIA Ah, oui, tu sais que je ne m'entends pas vraiment avec elle ? Elle m'a
l'air d'une brave fille, mais je ne saisis pas ce qu'elle raconte.
FAUSTO Bah, je crois qu'elle est folle.
MARIAPIA Ah, voilà ? Ça doit être ça...
FAUSTO Oui, elle dit qu'elle est ici à cause d'un virus, il paraît qu'elle est là
depuis un an...

Dominique.

DOMINIQUE Oh, vous allez mieux aujourd'hui.
MARIAPIA Oui, et toi comment ça va ?
DOMINIQUE Ça va, moi je suis comme ça, parfois il fait bleu, parfois il fait tout gris.
FAUSTO Eh, nous sommes un peu tous pareils.
DOMINIQUE C'est vrai. Cesare aussi... c'est comme ça que s'appelle votre frère ?
FAUSTO Oui, Cesare.
DOMINIQUE Ne dit-on pas que la vie est éternelle ?
MARIAPIA Je ne sais pas, mais...
DOMINIQUE Mais. C'est vraiment un mais.
MARIAPIA ... Mais je dois dire, qu'en ce moment, ça ne m'intéresse pas du tout.
DOMINIQUE C'est juste, très juste, oui. Je penserai à vous. J'espère que vous
arriverez à bout de vos tracas, parce que ce n'est pas juste de
dégringoler comme ça. Un microbe oui, je ne dis pas, mais comme ça
ce n'est pas juste, je ne peux pas accepter ça.
MARIAPIA Pour moi, le suicide n'a pas de sens. C'est comme si nous disions :
«Oui», «Non». Comme si nous avions une connaissance précise de la

vie éternelle qui nous attend. Moi, par contre, je vois ça comme une sensation au-delà de la vie.

DOMINIQUE Vous en avez un bon nombre de ces sensations, vous les avez toutes à l'intérieur de vous, vous avez des ressources que d'autres n'ont pas, dommage qu'elles soient là et que vous n'en fassiez plus rien.

MARIAPIA Je n'ai jamais pensé au suicide, ni à la vie éternelle, bien que je sois croyante... Je pense que je suis croyante.

DOMINIQUE Nous ne pouvons pas faire ces choix-là pour vous. C'est comme si on devait apprendre à quelqu'un à dire bonjour. Moi je crois en toute chose. Je veux croire, je préfère.

MARIAPIA Mais comment croire à des choses aussi énormes que le suicide.

DOMINIQUE J'y crois. Pour l'instant je n'y pense pas. La vie éternelle, nous a été dite. Et puis, il y a de quoi rigoler, nous les malades, nous sommes là et en avant « la vie éternelle, le suicide... », alors que tout ce que nous faisons c'est de nous dire bonjour.

MARIAPIA Quand ma belle-sœur est morte, en 97, un prêtre a fait un long discours sur la vie éternelle qui m'a semblé transcender la gravité ce qui était arrivé à mon frère. Et à ma belle-sœur, bien sûr. Je pense que je suis croyante, mais le fond du problème n'est pas la foi, la vérité, la vie éternelle... le fond du problème c'est quelque chose de beaucoup plus intense... beaucoup plus complexe.

FAUSTO C'est quoi ?

DOMINIQUE Elle l'a sur le bout de sa langue.

MARIAPIA Non.

DOMINIQUE Chaque instant de la vie.

MARIAPIA Oui. Chaque instant de la vie, il n'y a pas de quoi rire, a sa signification profonde. C'est ça.

DOMINIQUE Oui.

MARIAPIA Oui.

Dominique prend ses cigarettes et son briquet.

DOMINIQUE Je vais...

MARIAPIA Ciao, à tout à l'heure.

FAUSTO Ciao, Dominique.

MARIAPIA Elle va toujours aux toilettes.

FAUSTO Elle va fumer comme à l'école. Il est très tard, il vaudrait mieux que j'y ailles. Tu as envie que nous écrivions un peu ou tu es fatiguée ?

MARIAPIA Non, je ne suis pas du tout fatiguée !

Ils rient.

MARIAPIA Ce qui a émergé de la mer d'ouate est là, émergé et absolu, c'est toujours là, mais ce n'est plus aussi destructeur qu'au début. Je pense qu'avec l'enthousiasme que j'éprouve en nommant ce qui est resté malgré tout... je repousse toute déflagration destructrice. La destruction de tout et de tous existe, effectivement. Je ne rêve plus.

FAUSTO Mais tu penses.

MARIAPIA Je pense beaucoup moins que je ne le faisais auparavant.
 FAUSTO En quoi a changé ta façon de penser ?
 MARIAPIA Avant je pensais à des rêves... des rêves, surtout. À présent ils ont disparu. Je me suis déjà demandée en quoi avait changé ma manière de penser.
 FAUSTO Et tu voudrais essayer de trouver une réponse ?
 MARIAPIA Rêver ce serait utile, ce serait faire naître des présences rassurantes, d'une certaine façon. C'est comme si je pouvais tout penser librement, ce qui n'est pas très joli non plus.
 FAUSTO Et la musique ? Te donne quelle sensation ?
 MARIAPIA Je n'y ai pas encore songé.
 FAUSTO Et tu as envie d'y songer ?
 MARIAPIA Elle m'aiderait beaucoup, probablement, oui, ça m'aiderait.

I-POD. Concerto pour violon de Mozart. On pourrait supposer qu'elle seule l'entende, mais nous l'entendons tous, d'abord doucement...

Une infirmière entre pour changer la perfusion.

INFIRMIÈRE Dominique ?
 FAUSTO Elle est aux toilettes.
 INFIRMIÈRE Eh, Dominique, Dominique... tu lui fais écouter un peu de rock 'n' roll?
 FAUSTO Oui.

Mozart joue plus fort.

TROISIÈME ACTE

CESARE Tous les matins, je passe plusieurs fois à l'hôpital pour lui donner son café.
 Mais à chaque fois que je rentre à Rocca depuis Ovada, j'ai devant les yeux le contour de ce pays découpé sur le ciel bleu. Il me semble l'avoir toujours vu comme cela, depuis que nous le parcourions avec Louise, et avant cela avec papa, et avant cela encore avec maman... Des années d'affection, de petits bonheurs culinaires, de soirées passées ensemble, parfois pour écouter le discours de nouvel an du président de la république. Un soir, je dîne avec Fausto qui me demande tout à coup du bout des lèvres : « Et notre maison ? » Je ne sais pas quoi répondre. Bien sûr, ça fait un moment que nous nous posons tous la question, même si nous ne l'avons jamais exprimé.

Depuis la fin de mes années universitaires (qui a marqué le début des siennes), je pense l'avoir très peu suivie. Au fond j'avais un minimum de contact avec toute la famille, à ce moment-là. Je n'ai même pas le souvenir d'avoir fêté la fin de ses études... Ses premières fonctions, après avoir exercé quelques temps en milieu hospitalier, étaient à Montechiaro d'Asti. Puis ce fut Rocca Grimalda, et la vie de couple avec Gianfranco. Nous leur rendions visite dans la maison Via dei

Pescatori, nous allons manger les raviolis au vin chez Paolina. Après quelques années, en 1976, est arrivé le premier fils, il fut reçu avec une grande joie. Je me souviens avoir été avec mon Alfa sud à la maternité pour ramener la maman et l'enfant à la maison, à Gênes. Et en 1984, ce fut Marta : une petite fille, enfin. La différence d'âge entre les deux est à peine supérieure à celle entre Maria Pia et moi.

MARIAPIA Tu es réveillé ?
CESARE Ça fait bientôt quatre heures !
MARIAPIA Ça me paraît peu probable, il est sept heures.
CESARE Je pensais que tu ne viendrais plus !
MARIAPIA Penses-tu, je suis là.
CESARE Le matin, c'est plus difficile, je suis plutôt en forme, puis arrivent les thermomètres, comment ça va ? Pas mal, trente sept. Et ils s'en vont...
MARIAPIA Le matin je me sens vraiment seule.
CESARE J'ai acheté le journal. Oriana Fallaci est morte...
MARIAPIA Tiens. Elle et son cancer.
CESARE Le pape a dit quelques bêtises...
MARIAPIA Je m'en fiche.
CESARE C'est le rouleau compresseur, comme tu l'appelles ?
MARIAPIA Je m'en suis toujours fichue.
CESARE C'est bien ce que je disais.

Entre une physiothérapeute.

CARATI Salut, tu es Mariapia ?
MARIAPIA Oui.
CARATI Bonjour, bonjour, je suis le docteur Carati, nous allons faire un peu de physiothérapie, ok ?
CESARE De physiothérapie ?
MARIAPIA Cesarino, sauve-moi de cette harpie.
CARATI Eh, oui, cela fait presque un mois qu'elle est là...
MARIAPIA Un mois ?
CARATI Laissez-moi vérifier vos articulations. Eh, les muscles sont un peu faiblards, cela fait longtemps que vous êtes alitée, pourtant les articulations sont bonnes, très bonnes, vous arrivez à rester assise ?
MARIAPIA Laissez-moi voir ça, bravo ! Maintenant, nous vous mettons dans un beau fauteuil roulant et demain, s'il fait beau, nous sortons voir les cygnes dans le parc, ça vous va ?
CARATI Demain, il pleut.

Cesare rit.

CESARE Tu veux manger quelque chose ?
MARIAPIA Non. Tu as des nouvelles de Luca ?
CESARE Notre neveu ?
MARIAPIA Tu sais si le bébé est né ?
CESARE Non, je ne crois pas, il nous l'aurait dit.
MARIAPIA Tout à l'heure, j'ai pensé qu'il était né et qu'il ne nous l'avait pas dit.
CESARE Mais il t'a dit qu'il te préviendrait ?

MARIAPIA Oui. Il m'a dit que quand il naîtrait, il appellerait tout de suite, mais si ça se trouve il a oublié.

CESARE Je ne crois pas.

MARIAPIA Tu veux bien regarder si quelqu'un a essayé de m'appeler sur mon téléphone, moi je ne vois pas bien ?

CESARE Personne n'a appelé. Alors, tu ne veux rien manger ?

MARIAPIA Non.

CESARE Bon, moi je vais manger quelque chose.

MARIAPIA Oui, vas-y, mon pauvre, sans quoi, je te connais, tu vas t'énerver.

CESARE Fausto devrait arriver. Ils font de drôles d'horaires, ces jeunes gens.

MARIAPIA Ce sont des acteurs.

CESARE Oui, mais maintenant ils ne jouent pas.

MARIAPIA Va manger, Cesarino, va.

Il sort.

Mariapia essaye de se lever, elle tombe.

Une infirmière entre.

INFIRMIÈRE Et alors, vous vouliez aller où comme ça ?

MARIAPIA Faire pipi.

INFIRMIÈRE Vous avez votre cathéter, vous n'y arrivez pas ?

MARIAPIA Non. Je croyais que j'y arriverais.

INFIRMIÈRE Tenez-vous là, nous allons vous relever. Eh uuh, hop là.

FAUSTO Qu'est-ce qui est arrivé ?

INFIRMIÈRE Eh, ta maman a voulu aller faire un tour.

MARIAPIA Je croyais que j'y arriverais, c'est stupide... Je n'y arrive pas. Une doctoresse est venue : une physiothérapeute.

FAUSTO Oui, elle me l'a dit.

MARIAPIA Elle dit qu'il est temps de bouger un peu.

FAUSTO C'est bien, non ?

MARIAPIA Le programme de demain c'est de me mettre dans une charrette et de m'emmener sur le lac des cygnes.

FAUSTO Et tu es contente ?

MARIAPIA Je suis tumorée... timorée à l'idée de ne pas y arriver. Je me sens si faible et j'ai tout à coup une grande envie d'être paresseuse.

 En fait, je me sens paresseuse.

 Je me suis toujours sentie un peu paresseuse. Même avant d'être ici.

 C'est un vrai problème ça, parce que ça fait partie de moi.

FAUSTO Moi, j'ai l'impression que tu as toujours été très active.

MARIAPIA Oui. Oui. Mais peut-être n'était-ce pas nécessaire de courir comme une folle... tout ce Rifkin... J'aurais aimé vivre tout cela à un autre rythme... Comme Mariapaola.

FAUSTO Qui est Mariapaola ?

MARIAPIA Qui ça ?

FAUSTO Tu as dit Mariapaola. Comment ça Mariapaola ? Quoi ça Mariapaola ? Qui c'est d'abord ?

MARIAPIA Personne. J'ai pris quelqu'un de paresseux au hasard.

FAUSTO Ah bon, au hasard.

MARIAPIA Oui, vraiment au hasard, je t'assure. Gianfranco aussi aimait tout faire en courant. Moi j'aurais voulu que cela se fasse de façon moins anxiogène. Avoir plus de temps pour jouir des cassettes vidéo. Pour être avec les enfants, avec vous.

FAUSTO Vous avez été longtemps avec nous. Papa aussi, à sa manière.

MARIAPIA C'est vrai ça.

FAUSTO Tu as envie d'un peu de musique ?

MARIAPIA Non.

FAUSTO Non ?

MARIAPIA Non, parce que quand elle se termine, j'ai peur.

FAUSTO Tu veux écrire ?

MARIAPIA Je vais essayer de dormir un peu.

FAUSTO Oui.

Pause.

MARIAPIA Est-ce que quelqu'un est né ?

FAUSTO Non.

MARIAPIA Ah. J'ai rêvé que Tobia était né.

FAUSTO Tu as rêvé ?

MARIAPIA C'était plutôt une pensée.

FAUSTO Ah.

Pause.

Iris.

IRIS Comment ça va ?

FAUSTO Elle dort.

IRIS Et toi ?

FAUSTO J'ai parlé avec Valerio, sa maman est morte comme ça, l'année dernière, plus ou moins pareil... Il n'a aucune intention de venir nous rendre visite et ça me semble normal, mais il m'a dit que quand il pense à sa maman, il se souvient de comment elle était à la fin. Il aime se souvenir d'elle comme ça.

 Il nous arrive quelque chose de très fort, outre le fait que ce soit très douloureux à vivre. Et dans le fond pas tant que ça. Ça a quelque chose de très apaisant. Douloureux parce qu'on meurt, mais nous mourons tous.

IRIS Peut-être pas tous à 60 ans.

FAUSTO Peut-être pas, non.

Pause.

Je ne supporte plus les gens. C'est comme si les personnes qui sont très affectées par le drame que nous vivons me paraissaient pathétiques et sirupeuses. Alors que ce sont des personnes charmantes, en toute bonne foi. Mais leur attraction pour le drame me répugne, ça fait mauvais théâtre... D'autre part, ceux qui me contactent comme si de rien n'était, soit pour du boulot ou pour quoi que ce soit d'autre, c'est comme s'ils

me blessaient du fait qu'ils ne tiennent pas compte que je suis dans un état particulier, parce que ma maman est en train de mourir.

IRIS
FAUSTO

Bien sûr.

Genre, Simon m'a appelé et m'a dit « Écoute je voudrais te soumettre un projet, on peut se voir à Rome cette semaine ? » Et moi, orgueilleux comme d'habitude : « Cette semaine je ne peux pas, ma maman est en train de mourir » et lui : « Le mois prochain, alors ? ».

IRIS
FAUSTO
IRIS
FAUSTO

Oui, mais bon, ce type est un couillon.

N'empêche, il a raison.

Non, c'est un couillon.

C'est vrai aussi.

Ils la regardent.

IRIS
FAUSTO
IRIS

Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle dort, il vaudrait mieux y aller.

C'est comme tu veux.

Fausto s'approche de sa mère et lui chuchote à l'oreille.

FAUSTO

'Nuit, 'man.

Il l'embrasse. Ils sortent.

La nuit. Mariapia dort. De temps en temps elle fait des cauchemars.

IRIS
MARIPIA
FAUSTO
MARIPIA
IRIS
MARIPIA
IRIS
MARIPIA
FAUSTO
MARIPIA

Comment ça s'est passé avec la physiothérapeute ?

Très bien. Regarde je peux refaire ça.

Hou là là !

Et ça aussi, regarde.

Bravo !

Et ça.

Fait attention à ne pas te fatiguer.

Tu as raison, mais je me sens pleine d'énergie, je pensais que je n'y arriverai pas.

Tu veux faire un tour ?

(Un peu perplexe) Oui.

Ils se promènent en chaise roulante dans l'hôpital, ils vont très lentement.

FAUSTO
MARIPIA
FAUSTO
MARIPIA
FAUSTO
MARIPIA

Ont se met ici, devant la fenêtre. Regarde quelle belle vue.

Bof, j'ai l'impression que les immeubles sont toujours aussi laids.

Oui, façon de parler.

Je suis fatiguée.

On te ramène au lit ?

Je ne voudrais pas en faire trop.

Ils rentrent.

FAUSTO

Tu veux manger ?

MARIAPIA Non.
 IRIS Il faut que tu manges quelque chose.
 MARIAPIA Je n'ai pas envie.
 IRIS C'est un caprice ?
 MARIAPIA J'ai peur de m'étouffer.
 IRIS Nous allons faire ça tout doucement.
 MARIAPIA Tout à l'heure.
 IRIS Comme tu voudras.
 FAUSTO Cesare m'a dit que tu avais rêvé cette nuit.
 MARIAPIA Je crois que je n'ai rêvé que de l'océan d'ouate.
 FAUSTO Oui ?

Pause.

MARIAPIA J'ai fait un beau rêve, mais je ne me souviens pas dans quel registre.
(Pause) J'ai rêvé que j'étais guérie miraculeusement. Zac, comme un éclair. C'était un beau rêve. Il n'y avait rien d'autre. Le reste du rêve était absolument vide. Une belle sensation, très douce, rassurante aussi. Je n'arrivais pas du tout à imaginer ma maladie et c'est déjà pas mal et je n'arrivais pas à imaginer ce vide non plus, je ne savais pas qu'un vide aussi profond pouvait exister, vraiment, je ne savais pas que ça pouvait exister.

FAUSTO Tu as des désirs ?

MARIAPIA Je désire guérir. Je désire pouvoir bouger à nouveau, savoir que je pourrais encore le faire. Sur mes quatre pattes, quoi ? J'arrive à bouger un tout petit peu, mais je ne sais pas si ça suffirait pour avoir de nouveau une vie un tant soit peu autonome. Il me manque tant de choses, mais peut-être ce qu'il me manque le plus ce sont les contacts. Le fait de pouvoir entrer de nouveau en contact avec les autres.

FAUSTO C'est ce qui te réussit le mieux.
 MARIAPIA *(Elle rit)* Eh, oui, c'est probable, oui.

IRIS Si tu essayais de manger quelque chose ?

MARIAPIA Uhhmmm... Je n'ai pas envie.

FAUSTO Il faut que tu manges quelque chose, rien qu'une bouchée, allons.

Ils installent le rituel du repas.

FAUSTO Vas-y, voilà, tout doucement... mais il faut que tu avales. Allez, gluck.
 Gluck.

IRIS Gluck.

Elle n'avale pas.

FAUSTO *(Il chante)* Il y avait un jeune gars lalalala, qui était né et avait vécu dans la rue... *{(NdT) Il s'agit d'une chanson de Adriano Celentano « Il ragazzo della via Gluck »}*

FAUSTO et IRIS Gluck.

MARIAPIA Gluck.

Ils continuent de chanter, mais Mariapia au lieu d'avalier chante avec eux, ils renoncent à la nourrir et décident de chanter ensemble.

LE VOISIN OBÈSE Eh là, vous autres ! Ça va comme ça la rigolade ! Vous savez qu'il y a des gens qui souffrent, ici.
MARIAPIA Qu'est-ce qui s'est passé ?
IRIS On vient de se faire engueuler. Parce qu'on fait du bruit.
MARIAPI Je suis désolée.
FAUSTO Nous tacheront d'être plus discrets.

Le téléphone sonne.

MARIAPIA Oh, le téléphone, quelqu'un est né ?
FAUSTO Non, c'est seulement ta fille, tu veux lui parler ?
MARIAPIA Mais, oui.
MARTA Allô.
MARIAPIA Bonjour, Marta, comment vas-tu ?
MARTA Bien, moi bien, je suis ici à l'université, nous avons des horaires terribles, lundi matin, vendredi après-midi, et toi ?
MARIAPIA Ici, bien. Bien.
MARTA Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?
MARIAPIA Rien de spécial. Aujourd'hui nous apprenons à être discret.
MARTA Ah, oui ?
MARIAPIA J'ai pensé que quelqu'un était né, puis Fausto m'a dit que ce n'était pas vrai...
MARTA Il en met du temps, ce Tobia.
MARIAPIA Je te passe Fausto. Ciao Marta.
MARTA Ciao maman.
FAUSTO Allô ?
MARTA Oui, allô. Comment ça va ?

Fausto s'éloigne un peu.

FAUSTO Eh, tu l'as entendue.
MARTA Non, justement.
FAUSTO Aujourd'hui elle n'a rien mangé.
MARTA Même pas au petit déjeuner ?
FAUSTO Ce serait peut-être mieux que tu viennes dès que tu peux.
MARTA Non, oui, c'est ça, je pensais venir demain. J'avais déjà mis ça au programme.
FAUSTO Oui, ce serait hors programme.
MARTA De toute façon j'avais mis ça au programme.
FAUSTO Ce n'est pas une critique.
MARTA Non, ça va, mais moi de toute façon je pensais venir demain, si tu me dis qu'il faut que je vienne, j'ai compris, mais moi de toute façon je serais venue.
FAUSTO Fait comme tu le sens.
MARTA Je passe demain. Que disent les médecins ?
FAUSTO Stationnaire.

MARTA *(Elle rit)* Stationnaire.
FAUSTO Oui, pour eux tout est normal.
MARTA C'est peut-être normal pour eux, mais pour moi ça ne l'est pas du tout.
FAUSTO Pour moi non plus. Du tout.

Ils rigolent.

MARTA À demain.
FAUSTO Ciao, ma puce.

MARTA Bonjour maman !
MARIAPIA Bonjour ! Comment vas-tu ?
MARTA Bien, bien, tout va bien, et toi ?
MARIAPIA J'ai commencé la physiothérapie, je suis contente parce que je suis très réactive, si seulement j'arrivais à retrouver un peu de mes forces, rien qu'un peu. Un tout petit peu. De manière à ne pas dépendre complètement de Nino, ce sont toutes des personnes très disponibles, qui font ça volontiers, pour l'amour de Dieu, mais ton père n'aurait pas apprécié, il me l'aurait reproché ou bien il aurait tiré une de ces gueules, tu vois ce que je veux dire.
MARTA Oui. Quand il râlait, il râlait.
MARIAPIA Qu'est-ce qu'il nous en a fait voir. À Fausto, un peu moins peut-être, parce qu'il avait le théâtre ou bien parce qu'il devait se disputer avec ses enseignantes...

Luca téléphone à Marta, elle répond.

MARTA Allô ?-Salut, Luca !- Maintenant là ? - Quelle merveille !-Oui, bien sûr je te la passe tout de suite !-C'est Luca, je crois qu'il veut te dire quelque chose.
MARIAPIA Allô... Bonjour Luca, est-ce que quelqu'un est né ? *(Elle écoute)* Oh bonheur ! Maintenant dites-lui que... Qu'il se comporte comme un brave gamin... Ciao Luca, ciao.

Elle passe le téléphone à Marta.

MARIAPIA Je suis vraiment contente, vraiment contente. Même si je suis un peu triste qu'il ne me l'ait pas dit tout de suite.
MARTA Mais, il te l'a dit tout de suite, il vient d'appeler, il était à peine né.
MARIAPIA Oui ?
MARTA Oui.
MARIAPIA Alors, je me suis trompée. Je me trompe souvent. J'ai toujours été un peu sottre. Et j'ai toujours eu très peur de l'avouer. Toute cette culture. Ce n'était pas nécessaire. Pas comme ça.

MARTA Bah, je la vois un peu diminuée.
FAUSTO Oui. Mieux vaut tard...
MARTA Pourquoi tu dis ça ?

FAUSTO Les médecins ne comprennent pas qu'elle soit encore là. La Varese m'a dit qu'une personne normale, dans l'état où est son foie, n'aurait déjà plus toute sa tête.

MARTA Bah, elle ne l'a pas vraiment toute...

FAUSTO Eh, je lui ai dit aussi, de toute manière ils sont étonnés qu'elle soit encore vivante et qu'elle nous parle. Je leur ai demandé s'ils avaient une explication et un médecin m'a répondu « Ça signifie que nous l'avons bien soignée ».

MARTA Un rigolo, quoi.

FAUSTO Comme tu dis, oui, de la rigolade, je ne te dis pas... Et toi ?

MARTA Plutôt bien.

FAUSTO Le type d'Internet ?

MARTA Je l'ai vu.

FAUSTO Il a une gueule, maintenant.

MARTA Il en avait déjà une, nous avons déjà chatté par webcam, il n'était pas tout à fait sans visage...

FAUSTO Et alors ?

MARTA Il est très beau, super mignon, tout doux, intelligent, un type bien. Il s'occupe d'énergie alternative, marché équitable et je ne sais quoi, il n'est pas vilain du tout... Mais il ne me plaît pas, je ne sais pas pourquoi, il ne me plaît pas.

FAUSTO Il ne sent pas bon ?

MARTA Ce n'est même pas ça...

FAUSTO Ça arrive.

MARTA Je ne m'explique pas ce qui m'arrive, je ne sais pas. Lui voudrait savoir, comprendre, moi je ne sais pas. Il ne me plaît pas. Et ça me désole.

FAUSTO Et celui que tu aimais ?

MARTA Giulio ?

FAUSTO Je crois, oui.

MARTA Ouf. Hier je l'ai appelé, je voulais juste un câlin, après que nous nous soyons parlés au téléphone toi et moi. Il m'a dit qu'il préférerait ne pas me voir, à cause de ma situation.

FAUSTO Il a peur. Ça se comprend.

MARTA Je ne lui ai pas demandé de m'épouser, je voulais juste un câlin.

Ils s'embrassent. Marta pleure un peu.

MARTA Comment font ceux qui n'ont pas de frère ?

FAUSTO Ils ont reçu d'autres dons.

FAUSTO Comment ça va ?

MARIAPIA Bonjour.

MARTA Salut.

MARIAPIA Vous avez vu que Tobia est né ?

FAUSTO Oui.

MARTA Oui.

MARIAPIA C'est déjà l'heure de dîner ?

FAUSTO Non, il n'est même pas midi.

MARIAPIA Ah, c'est étrange.

FAUSTO Tu veux que nous écrivions un peu ?

MARIAPIA Oui, je pense qu'à partir de cette expérience, aussi destructrice soit-elle, on peut trouver des choses utiles pour les autres. Même avec papa.

MARTA Avec papa ?

MARIAPIA Avec papa on ne faisait pas de grands discours sur la vie, sur la mort.

MARTA Vous parliez davantage des maniéristes.

MARIAPIA Quand il est mort, je n'en ai plus eu le temps.

FAUSTO C'est ça.

MARIAPIA Je voudrais jeter un coup d'œil à mes résultats d'analyses... Sans minimiser, j'aimerais donner tout son poids à cette ouate, tout comme au minestrone d'haricots, peut-être avec une sauce, même dégueulasse...

MARTA Un minestrone ?

MARIAPIA Oui, tu cuis d'abord les haricots, puis tu les passes au mixer, comme le suggère le papa d'Iris, tu les mixes avec plein de goûts différents, toutes les saveurs, tout ce que tu as sous la main de plus savoureux, tu mélanges tout ça avec tout le sentiment dont tu es capable.

 Tu y mets tout le sentiment possible.

 Et tu obtiens une petite sauce délicieuse, très riche.

 Et...c'est tout.

FAUSTO Excuse-moi, tu... ne veux pas dire que l'océan d'ouate est comme ce minestrone ?

MARIAPIA L'océan d'ouate comme le minestrone, sont des passatas de légumes très complètes dans lesquelles il y a plein de bonnes choses, à la manière de Fusetti. *{(NdT) Il s'agit du nom de famille du papa de IRIS}*

 Iris probablement peut comprendre ce que signifient toutes ces petites terrines, tous ces petits légumes émincés, très fins.

FAUSTO Repose-toi un peu maintenant, tu es bien comme ça ?

MARIAPIA Très.

ÉPILOGUE

CESARE Été 2004 : Gianfranco a un malaise dans le potager de la maison de campagne. Il est hospitalisé. Après des semaines de remises en forme apparentes et de réelles rechutes, il apparaît clairement qu'il s'agit d'une maladie qui ne laisse aucun espoir. Il meurt au mois de février. Je ne peux même pas aller à son enterrement, je n'ai pas envie de laisser Louise toute seule – fusse quelques jours- du reste elle le suivra quelques mois plus tard. (Entre-temps son frère à elle : Adalbert, meurt aussi d'un infarctus, et moi, en assumant ce choix douloureux, je décide de ne pas lui dire.)

 Dernier voyage à Ovada. Dimanche soir, il y a cinq, six personnes – voire plus- autour de ce lit, des gueules de veillée funèbre. Maria Pia est tombée dans un coma hépatique (mais qu'est-ce que ça veut dire ?). Carletto, posté au pied de son lit, continue à lui pincer le gros orteil, à intervalles régulières, en espérant une réaction, j'ai envie de lui casser la gueule.

MARTA Depuis quand est-elle comme ça ?
Depuis hier. Elle ne parle plus, elle ne mange plus.

FAUSTO Tu crois qu'elle pense ? Qui sait si... qui sait ce que... qui sait ce que ça veut dire.

IRIS C'est devenu une veillée funèbre, nous sommes tous autour de son lit, nous sommes de plus en plus nombreux, elle respire péniblement, c'est comme un râle, nous nous approchons à tour de rôle, nous touchons son visage, nous humectons ses lèvres, nous essuyons sa transpiration et nous lui disons quelques mots... Elle sent terriblement mauvais.

FAUSTO On nous a dit que c'était son foie qui laissait s'échapper toutes les toxines, ou je ne sais quoi. Il est presque impossible de décerner la moindre réaction à... À quoi que ce soit...

IRIS De temps en temps, elle semble courroucée, elle fronce ses sourcils, peut-être s'agit-il d'un cauchemar ou d'une mauvaise pensée. Parfois, surtout ses amis médecins, parlent dans sa chambre comme si elle n'était pas là, d'autres fois par contre quelqu'un refuse le fait que l'on fasse semblant qu'elle ne soit pas là...

CARLO MARIAPIA ! MARIAPIA ! EH LÀ, Mariapia...

IRIS Mais d'une manière ou d'une autre, nous sommes en train de nous habituer au fait qu'elle ne soit plus là.

CESARE Bonjour, Mariapia, je suis Cesare. Tu n'en as pas marres de tous ces gens ? Moi j'en aurais marre, mais moi j'ai un sale caractère... Il y en a des tas que je ne supporte pas, ici, tu vois ? Voilà. Repose-toi maintenant, repose-toi.

Il l'embrasse. Mariapia sourit à peine.

IRIS Elle a souri !
CESARE Oui, il m'a semblé aussi.
IRIS Oui, elle a souri, elle a souri !
FAUSTO Elle a souri ! Maman...
IRIS Mariapia...
MARTA Mamma...
FAUSTO Mamma...

VOIX MARIAPIA OFF La cathédrale de Chartres-certains moments avec Gianfranco- avec les enfants- toutes ces petites terrines, comme des petits rouleaux derrière les oreilles -Marta- c'est un océan d'ouate avec- des tas de bonnes choses -les personnes- les rapports avec les personnes - les choses que nous avons aimées, les tableaux, les crevettes géantes, les kakis en automne -mêmes les maniéristes- Cesarino- et les petites oies dans la gadoue...

Elles vont doucement, doucement - doucement.

FIN